DIXIEME ANNEE. — 4e Série. — N° 6. 10 CENTIMES DU 12 AU 19 DECEMBRE 1903.

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Aucun peuple ne tolère
Qu'un autre vive à côté,
Et l'on souffle la colère
Dans notre imbécilité.
Victor HUGO.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . . 6 fr. »
Six mois . . . . . 3 fr. »
Trois mois . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS
Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . 8 fr
Six mois. . . . . 4 fr.
Trois mois . . . . . 2 fr.

DES FAITS

Un ouvrier, sur le compte duquel on ne recueille que des éloges parmi ses camarades d'atelier, Baumann, a tiré, on se le rappelle, le 17 octobre dernier, sur un nommé Lebel, prêtre.

Baumann s'est rendu ces jours derniers au palais de Justice, où il s'est déclaré l'auteur de cet acte ; il a expliqué les motifs qui l'ont fait agir :

« La société moderne est constituée sur des bases ridicules et mauvaises, a-t-il dit. Si les gens qui produisent étaient sans d'esprit, comme je le suis moi-même, ils détruiraient les improductifs et les inutiles».

Ce n'est, en effet, qu'après avoir constaté l'inutilité de ses efforts pour trouver de l'ouvrage que Baumann prit la résolution de protester au nom des invalides du travail.

Lassé par une longue existence de labeur ininterrompu, écœuré par la lâcheté ambiante, exaspéré par la rapacité des employeurs, repoussé de tous les ateliers à cause de son grand âge, il voulut s'élever véhémentement contre cette société qui rejette de son sein ceux qui ont créé son luxe et fait sa prospérité sitôt qu'elle a obtenu d'eux tout ce qu'ils étaient capables de produire.

Et cette société s'étonne, elle appelle à son secours les gendarmes, les juges, et la guillotine se dresse et les bagnes se remplissent.

Sans mesure, elle affame, elle incarcère, elle condamne et lorsque les victimes se dresent et jettent leurs cris de protestation, elle feint la surprise ; elle ne comprend pas qu'on n'accepte pas de crever dans un coin obscurément, et qu'on risque de lui créer ainsi des ennuis.

Lambin, arrêté arbitrairement, après une instruction minutieuse qui, malgré sa partialité, n'a pu rien relever contre lui, vient enfin d'être remis en liberté.

On l'a rejeté à la rue lundi à huit heures du soir, sans un sou, sans s'inquiéter de ce qui pouvait advenir.

Le malheureux, après avoir passé la nuit dehors, dormi vaguement sur un banc, au risque d'être arrêté à nouveau comme vagabond, est arrivé mardi matin au *Libertaire* dans un état de dépression que nos camarades devinent.

Il doit, n'est-ce pas, s'estimer heureux, sans doute, et remercier les bourreaux ?

Rabier, innocent, expédié au bagne par des juges aveugles, imbéciles ou malhonnêtes, doit se confondre en congratulations lorsqu'une indemnité de 10,000 francs lui est allouée.

Les années de torture du bagne, les souffrances morales, la vie brisée, tout ça ne vaut pas plus de 10,000 fr., et les juges continueront de siéger et les spoliés de les entretenir.

Loizemant, arraché par miracle au couperet, proclamé innocent par le ministre de la Justice n'en est pas moins réclusionnaire.

C'est tout simplement monstrueux !

Si l'on doit se montrer surpris de quelque chose, ce n'est pas que de temps à autre un Baumann surgisse, mais bien au contraire que le fait soit aussi rare.

Dans le champ de l'Humanité, la Société moissonne ce qu'elle a semé : la Haine ; elle ne peut et ne doit s'en prendre qu'à elle.

G. Amyot.

Un crime militaire

AFFAIRE DECHAUX

Le 31 octobre dernier, j'ai exposé aussi complètement que me le permettaient les renseignements en ma possession, le cas du disciplinaire Déchaux.

En quelques lignes, je rappelle qu'à la suite des incidents qui marquèrent, à Ouakam, en avril 1902, un épisode propre à l'affaire Touboul, Déchaux, sans raison apparente et sur un prétexte faux, fut appréhendé, jeté en cellule, puis conduit à Dakar et finalement traduit devant le deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation *d'outrages par gestes et menaces envers un supérieur pendant le service.*

Ceux de nos camarades qui ont lu l'article précédent se rappellent comment la procédure de cette affaire fut instituée, et quelles entraves furent apportées à la défense du malheureux Déchaux.

Je n'avais pu insister d'une façon formelle sur le déni de justice dont il avait été victime, car je ne connaissais les faits que *grosso modo*, et c'était d'intuition que je dénonçais l'ignominie des juges du deuxième conseil de guerre de Dakar.

Aujourd'hui, grâce aux preuves accumulées qui sont en ma possession, grâce à des témoignages irréfutables que je produirai en temps utile, je puis crier de toutes mes forces : « A l'assassin ! »

Je n'y manquerai pas, non que je peux ainsi aider efficacement l'infortuné Déchaux mais parce que, ce faisant, j'alimenterai la généreuse propagande antimilitariste si féconde déjà en résultats.

Il est entendu que nos efforts ne pourront pas amener les juges militaires de Dakar à reconnaître leur turpitude, et nous ne fondons aucun espoir sur l'aide que nous promirent, en un moment critique, il y a cinq ans, les bourgeois dreyfusards de la Ligue des droits de l'homme. Au reste, le moment semble mal choisi pour parler de la revision du procès Déchaux, à l'heure où celle du procès Dreyfus concentre tous les regards et stimule à nouveau tous les appétits !

Cependant, il me plaît, aujourd'hui, de faire connaître les conclusions qu'à l'issue de la séance du 5 août 1902 le défenseur de Déchaux déposa sur le bureau du conseil de guerre, pour être transmises au conseil de revision, qui d'ailleurs les repoussa.

Ces conclusions fixent la culpabilité des cannibales galonnés du deuxième conseil de guerre et leur ôtent la possibilité de se retrancher derrière une erreur judiciaire. Elles sont tellement décisives que je ne les ferai suivre d'aucun commentaire.

Etude de Me HUCHARD, *conseil commissionné*

N° 979. Dakar.

Conclusions motivées :

Le sieur Déchaux, fusilier disciplinaire, détenu à la prison mixte de Dakar, ayant pour conseil Maître Huchard, conseil commissionné à Dakar, faisant élection de domicile au greffe du conseil de revision à Saint-Louis (Sénégal) :

1° Attendu que par ordonnance de M. le Gouverneur général de l'Afrique occidentale française, en date du 24 juillet 1902, le sieur Déchaux, fusilier disciplinaire, a été renvoyé devant le deuxième Conseil de guerre permanent séant à Dakar ;

2° Attendu qu'aux termes de l'article 109 du Code de justice militaire, s'il y a mise en jugement, « le Commissaire du gouvernement notifie cet ordre à l'accusé en lui faisant connaître le *crime* ou le *délit* pour lequel il est mis en jugement, le texte de la loi applicable et les noms des témoins qu'il se propose de faire citer » ;

3° Attendu qu'il a été notifié à Déchaux qu'il serait mis en jugement, pour *outrage par gestes et menaces* envers un supérieur pendant le service ;

4° Attendu que par arrêt rendu sur conclusions écrites expresses, la déposition du sergent Guidici (seul témoin à charge) (1) a été rejetée des débats, comme étant le seul témoin prétendant avoir vu l'accusé lever le poing, en vertu de la maxime : *Testis unus, testis nullus ;*

5° Qu'en conséquence, Déchaux était *acquitté du chef d'accusation d'outrage par geste ;*

6° Qu'il restait le chef d'accusation d'outrage par menaces ;

7° Attendu que le jugement n'ayant pas statué sur ce chef d'accusation, il y a présomption que le Conseil de guerre ne reconnaissait pas Déchaux coupable d'outrages par menaces, *qu'il y a donc eu acquittement sur ce deuxième chef d'accusation ;*

8° Mais attendu que le Conseil de guerre étant lié par l'ordonnance de mise en jugement, n'y peut changer un seul mot ;

9° Que par suite de *substitution*, Déchaux a été condamné pour *outrage par paroles*, sans s'être défendu sur ce chef d'accusation dont il n'avait pas été prévenu et qui n'avait pas été primitivement retenu ;

10° Qu'il y a en outre *violation* de la dépêche ministérielle du 9 décembre 1880 ordonnant que les accusés connaissent exactement, avant de comparaître devant le Conseil de guerre, les crimes ou délits qui leur sont reprochés ;

11° Attendu que les exemplaires du Code d'instruction criminelle et du Code pénal doivent être déposés sur le bureau du Conseil de guerre, aux termes de l'article 113 du Code de justice militaire ;

12° Attendu que *le Conseil de guerre a violé l'article 361* du Code d'instruction criminelle, parce que l'accusé acquitté sur les deux chefs d'accusation d'outrages par gestes et menaces devait être poursuivi à nouveau à raison d'outrage par paroles, si cela résultait des débats, et si toutefois, avant la clôture, le Ministère public avait fait des réserves à fin de poursuites ;

13° Attendu que ces réserves n'ont pas été faites, que Déchaux doit bénéficier de l'article 137 du Code de justice militaire ainsi conçu : « Tout individu acquitté ou absous ne peut être repris ou accusé de nouveau à raison du même fait » ;

Par ces motifs : Plaise au Conseil de revision :

14° Dire que le jugement du deuxième Conseil de guerre permanent séant à Dakar, en date du 5 août 1902 a violé les articles 109 du Code de justice militaire, 361 du Code de justice criminelle, la dépêche ministérielle du 9 décembre 1880 ;

15° Dire que Déchaux bénéficiera de la maxime : « *Non bis in idem* » ; — que le jugement dudit Conseil de guerre est annulé sans renvoi ;

16° Ordonne que Déchaux sera aussitôt remis en liberté s'il n'est retenu pour autre chose,

Et ce sera justice.

Dakar, 5 août 1902.

Signé : Me HUCHARD.

Je ferai connaître ultérieurement les causes réelles qui ont déterminé la *condamnation par ordre* de Déchaux, puis je tenterai d'esquisser la sinistre figure du sergent Guidici, après que j'aurai dénoncé *les crimes* commis par cette brute galonnée.

Gustave Franssen.

(1) Ce sergent Guidici — sur le compte duquel j'aurai à revenir — est le même que celui qui, de propos délibéré et pour donner libre cours à ses instincts de bête fauve, tira deux coups de revolver sur les disciplinaires Makloufi, Touboul et Poissel (voir la brochure de notre regretté camarade G. Dubois-Desaulle : *Mémoire pour la revision du procès Touboul et Poissel*).

ALMANACH ILLUSTRÉ
DU
" LIBERTAIRE " pour 1904

Texte de Louis GRANDIDIER

Dessins de Jules HÉNAULT

L'Almanach illustré du «Libertaire», pour l'année 1904, est en vente dans nos bureaux. Prix : 30 centimes, par poste, 40 centimes.

AU HASARD DU CHEMIN

Distribution de prix

A la Bourse du travail de Paris, l'Union centrale des chauffeurs, mécaniciens et électriciens, distribue ses récompenses aux élèves de ses cours professionnels. On appelle les lauréats. L'un d'eux doit recevoir un prix offert par M. Lépine, préfet de police. Il ne se présente pas. Le président est mis dans l'obligation de déclarer solennellement que l'élu refuse la récompense offerte par le chef des massacreurs du 29 octobre.

Bravo, jeune camarade ! Voilà qui est bien, mais ce n'est point assez.

Désarmement

Nos parlementaires ont discuté la question du désarmement. Le ministre des affaires étrangères a chanté l'éternel couplet de bravoure, revanche, honneur, etc., etc. Il ne veut pas commencer. Toutes les nations en sont là. Jamais les dirigeants ne se résoudront à réduire le nombre des soldats destinés à protéger leurs injustes privilèges.

Il faudra que le prolétariat s'en mêle.

S'ils persistent ces cannibales
A faire de nous des héros.

Les papiers de Téton

Téton, c'est Thérèse Humbert.

Les réactionnaires, cléricaux et nationalistes — c'est tout un — hurlent de joie lorsqu'ils découvrent un papier insignifiant touchant un républicain.

Les journaux de la triste cabale commentent, amplifient. Seulement, quand une lettre compromet un des leurs, ils jurent leurs grands dieux qu'elle est fausse.

Politique + politicien = Ordures !

Ne prenons parti ni pour les uns ni pour les autres.

Contemplons d'un œil ravi la bourgeoisie étalant ses tares, sa pourriture, sa vénalité.

Pour ce monde-là, tout ce qui est riche est honnête.

On ripaille avec les escrocs jusqu'à ce que la magistrature ait cessé de les protéger, puis, après la débâcle, *par une lâcheté toute bourgeoise*, chacun renie les Humbert. Nul n'a le courage d'avouer qu'il a dîné à leur table et cependant Frédéric Humbert ne soupait pas toujours seul avec Téton.

Cherchez les convives ?

Enseigner tout

Un journal clérical de Toulouse, l'*Express* puisqu'il faut le nommer, prétend que les écoles sans Dieu sont des *porcheries*. On y enseigne, paraît-il, la pornographie aux jeunes enfants.

Raisonnons. Quel est le but de l'éducation ?

Préparer des hommes à être aptes à se diriger dans toutes les circonstances de la vie.

En principe, tout ce que l'homme doit savoir doit être enseigné à l'enfant. La question est d'agir avec discernement et de proportionner les notions à l'âge de l'élève.

Les détails sont inutiles, ils sont donnés par les confesseurs !

Les écoles chrétiennes ont causé grand nombre de scandales. Les bonnes choses *flamidiennes* sont beaucoup trop fréquentes et si elles ne transforment lesdites écoles en porcheries, elles les acheminent vers Sodome !

Les cléricaux ne voient pas la poutre qui leur crève l'œil !

Tous Cochons !

Le mot est de Paul de Cassagnac. Notre théâtre est, grâce à la République, une école de mauvaises mœurs. Notre époque est l'abomination de la désolation.

Mais jetons un coup d'œil sur le passé monarchique. Ne parlons pas des papes et des cardinaux de notre sainte mère l'Église. Cela nous mènerait trop loin.

François Ier : mort *avarié*.

Henri II : adultère et *entreteneur* de courtisanes titrées.

Henri III : mœurs plutôt étranges.

Henri IV : paillard, débauché.

Louis XIII : frigidité étonnante et peut-être un peu...

Louis XIV : adultère et polygame.

Louis XV : Parc aux Cerfs et crapuleux libertinage.

A qui se fier ?

Jésus de Nazareth, lui-même, au dire de ses biographes — évangélistes — avaient de compromettantes fréquentation féminines.

Ah, Paul de Cassagnac n'a pas tort : *Tous cochons !*

Orsini

A l'aide de bombes sphériques hérissées de cheminées de pistolet, amorcées de capsules, Orsini tenta de nous débarrasser de Napoléon III. Il n'y réussit point et paya de sa tête son acte de violence.

A Imola, petite ville des Etats pontificaux, on plaça sur la maison où était né le régicide, une plaque commémorative. La police papale l'enleva.

Aujourd'hui, la dite plaque vient d'être replacée.

L'inscription dit qu'Orsini fut un héros qui sut mourir pour venger l'Italie des trahisons du Bonaparte.

Si nous émettions notre opinion sur cette délicate matière, on pourrait prétendre que nous faisons l'apologie d'un fait réputé crime.

Nous nous bornerons à faire remarquer tout simplement que les scélérats, les assassins d'aujourd'hui peuvent, de par l'opinion publique, être demain considérés comme des héros et des martyrs !

Extrême-Orient

Le conflit russo-japonais reste stationnaire ; on ne peut encore en prévoir l'issue.

Les Anglais envahissent le *Thibet*, pays tributaire de la Chine. La population de ce vaste empire est supérieure à celle de l'Europe entière.

Les Chinois réagissent. Ils voient qu'on veut démembrer leur pays. Aussi viennent-ils de faire un pas vers le militarisme.

Il n'y avait pas d'armée chinoise proprement dite, chaque vice-roi levait dans sa province, le nombre de soldats nécessaire au maintien de la paix sociale.

Aujourd'hui, un décret impérial décide l'organisation d'une armée nationale sous les ordres d'un chef unique.

Bientôt, les Chinois seront en état de mieux résister à l'invasion.

Notre outrecuidance, notre soif de conquêtes, notre désir d'oppression, notre cupidité préparent une terrible guerre de race qui sera implacable.

Tu l'auras voulu Georges Dandin !

Maroc

Le jeune sultan, guidé par un déserteur de l'armée anglaise dont il fit un caïd, s'européanisait trop au gré de ses sujets. De là, le prétendant et la guerre civile. Le sultan, par nécessité, fait un pas en arrière. Après avoir chassé le caïd anglais, il vient de révoquer son ministre de la guerre, autre européanisant. Le nouveau titulaire de ce poste, Mohamed-ben-Guerbas est un musulman sincère, intelligent et connaissant les idées contemporaines, mais peu disposé à introduire notre civilisation en son pays. Il a raison. Tous les hommes distingués de race arabe connaissent et nos mœurs et nos institutions, après mûr examen, ils les répudient :

Le mépris de la civilisation occidentale est le commencement de la sagesse, non seulement pour un oriental, mais encore pour un Européen !

En Amérique

L'hiver a fait cesser les combats.

La diplomatie austro-russe continue con-

tre le Sultan son œuvre tortueuse. Celui-ci se défend par les atermoiments et le mensonge.

Les Macédoniens réorganisent les Comités de manière à reprendre activement la lutte lorsque la saison le permettra.

Ils viennent de diviser le pays en vingt-sept sections, ayant chacune un comité, reliées à un unique comité central.

Chaque comité se subdivise en sous-comités chargés chacun, d'une besogne spéciale :

1° Emprunts ,souscriptions, affaires financières ;

2° Achat d'armes, de munitions à faire entrer en Turquie et à cacher ;

3° Renseignements, statistique du territoire compris dans chaque section, étude des points de concentration pour la lutte et des ressources en hommes et en vivres ;

4° Formation et instruction de cadres aptes à diriger les bandes (30 à 40 hommes); secréte concentration des bandes pour les besoins de la lutte future.

Eh, eh ! voilà un plan qui vaut bien ceux de notre état-major !

Guerdat.

STEINLEN (1)

J'éprouve un malaise à parler d'art. N'y a-t-il pas présomption à disserter sur les jeunes maîtres contemporains, quand on a des yeux, effleuré à peine les chefs-d'œuvre des anciens, qu'accrochèrent les siècles dans nos musées nationaux ?

Combien de difficultés à comprendre leurs écoles qui s'y disputent notre entendement, notre enthousiasme. On en quitte une pour pénétrer dans un autre, pressant le pas devant les vieilles toiles, les marbres antiques qui vous font pstt, qui vous captent des quarts d'heure, afin de nous instruire de leur histoire, de leur charme, de leur poésie.

Enfin, j'ai décidé de vous entretenir sur Steinlen qui m'a convié à son exposition de peinture, et j'y vais de mon voyage. Autant en emporte le vent.

J'avoue que c'est un fou ; mais un de ces fous sublimes qui bâtissent le monde à leur gré, selon leurs désirs impétueux. Il est à la fois idéaliste et réaliste. Venu de Suisse, il échoue à Paris. Les sentiments généreux sont en tumulte dans son cœur; son cerveau est en ébullition de rêves.Il sent son crayon docile et léger dans sa main toute-puissante de crayonniste. Près de la cheminée qui flambe,il noircit du papier, et des êtres naissent, s'éclairent, remuent, grouillent, souffrants et lamentables. C'est qu'il se souvient des carrefours flévreux, des usines puantes et des chaumières sordides dans lesquelles il s'attardait, et où pullulent des gueux et des avariés.

Il est ému de tout. Il se glisse dans tous les milieux et retient tout les propos, toutes les colères. Il lit des livres sains et généreux qui l'initient à la vie plus juste, à la vérité plus abstraite, à la joie plus tendre. A son tour le sensitif se sent devenir homme. Il veut vivre tout comme eux. Il est de leur famille, de leur chair, de leur sang. Il tressaille. Il veut se purifier pour les purifier. Il devient apôtre. Il est des nôtres. Il prend nos armes et suit le même combat.

Réjouissons-nous de la venue de ce néophyte, parce qu'il a la puissance d'un dieu. A son tour il va créer.

Que fait-il pour cela ? Avec aise on le devine en épluchant ses toiles et ses estampes. Il prend les vaincus un à un ou par groupes, au cabaret, dans la venelle, dans l'atelier, les écoute, leur parle, les catéchise, les convainc, les enflamme de son souffle irrésistible.

Alors qu'arrive-t-il ? C'est la contagion des croisades saintes pour la conquête du pain, pour le meilleur devenir ; c'est « l'Inspiré » qui dans les salles fumeuses, aux lueurs de bouge, juché sur une estrade, incarne leurs navrances et leurs dénûment, sait dire et enjoliver ce que tous pensent et disent tout bas. Tous s'illuminent et tressaillent au gueulement de ses aphorismes. Ils relèvent leur tête et voient briller un peu d'azur. Ils pourront de leurs masses compactes forcer les portes du paradis. Ils exigent du bonheur et jurent leur foi invincible, à leur tribun qui en un dernier élan, étend ses bras comme un christ cloué en croix, pareil à une loque sacrée, auréolée du martyre ; c'est les travailleurs en bandes armées emplissant les rues de leurs flots de furies et de chansons tragiques, subversives. Les vieilles croyances s'en vont et tout s'effrite; c'est « l'Emeute » avec la houle des têtes exaltées et des poings furieux, qui dressent haut leurs drapeaux rouges et flottants ; c'est la « Grève » avec les deux armées en présence prêtes aux tueries, dans une atmosphère lourde où flottent des exaspérations ; les soldats et les insurgés se défient, dans le roulement d'orage des tambours qui intiment leurs sommations d'usage ; c'est une épopée de clameurs et de sacrifices : des vieux s'agenouillent ; des mères tendent des deux mains au-dessus des têtes leurs rejetons arrachés des mamelles et qui sourient ; d'autres attendent arrogants, impassibles, les bras croisés, le crépitement des fusillades, s'offrant en holocauste, pour adoucir les jours des p'tiots qui poussent ; c'est enfin la « Libératrice » cette amante adorée, qui plane hurlante au-dessus de tous, et qui leur indique après avoir brisé leurs chaînes, à prendre d'assaut les refuges somptueux des maîtres, des tyrans, à précipiter le Veau d'or du Capital, à brûler les tribunaux et leurs paperasses abjectes, à exécuter tous les prêtres haineux et implacables du vieux monde social.

On est cloué sur place devant cette toile qui évoque tant d'héroïsmes. On ne se lasse pas de fixer la posture et l'envol enragé de cette divinité, qui vous fixe aussi de ses yeux d'initiatrice.

D'où vient-elle ? Elle vient des infinis, de l'éternité des âges, inlassable, énigmatique. Après avoir tiré de son creuset immense, des astres en ignition, elle les lance dans l'espace, les durcit, les peuple de plantes, de fleurs, de bêtes, de créatures, de génies, et tout vient en appétits contraires en catastrophes et en recommencements, dans une atmosphère saturée de magies. C'est elle qu'évoquent toutes les religions, toutes les vieilles cosmogonies. On croit la reconnaître par ce que le paganisme nous en a dit. Elle est attirante et prestigieuse. Il y a cependant en elle de la folie. On ressent comme un sursaut de peur, à l'idée qu'elle peut vous prendre et vous broyer, nous déshériter de la vie avec la même désinvolture qu'elle nous l'a donnée. Elles a des fixités d'ogresse. Cependant on ne s'en détache pas, on l'adore.

Ne faisons pas injure à Steinlen de ne nous emmurer que dans ses rues, dans ses faubourgs et dans ses usines, et de nous fanatiser dans une obsession doctrinale.

Il sourit aussi à l'au-delà, aux raies de lumière, aux verdures, aux flirts, à toutes choses. C'est un grand curieux qui veut tout connaître avant d'aller faire la grimace au néant, enlinceulé et roide dans une tombe.

Il épie et croque avec autant de maîtrise que Forain, les couples de paysans qui se retroussent et s'imprègnent de leur nudité, de leur sexe, près des meules de paille. J'ai remarqué entr'autres l' « Etreinte », si empreinte d'harmonies, de nuances et de lignes. On admire le courage, l'endurance et l'étourderie de ses blanchisseuses gaillardes. Le « fardeau » les caractérise toutes. Il poétise et ennoblit le travail.

Les toiles manquent néanmoins de coloris. Il ne voit guère les objets qu'à travers des buées lourdes. Il fluctue entre Carrière et Daumier, de qui il s'est étroitement inspiré. Que nous sommes loin de Delacroix ! Cependant l' « Enfant au balcon » et le « Coucher du Soleil » m'ont impressionné jusqu'à me les rappeler distinctement ; mais en outre il fixe les traits, les expressions, les attitudes avec un talent considérable. Il bâtit solidement ses héros avec des muscles, du sang, et des nerfs, et leur imprime les grâces et les lourdeurs du mouvement.

Si j'étais Steinlen, je jetterais au feu sans hésiter, pour avoir plus chaud, par ces temps rigoureux de neige et de brouillard qui nous recroquevillent, la « Pause » et « Maisons en construction » qui hurlent de laideur et de maladresse, dans ce temple exquis où s'amoncellent ses productions. J'ai encore fait la moue devant ses « Hauts plateaux » ; on dirait devant ces rochers à pic et le meuglement des eaux salées, des masses de bois pourri, jetées en tas sur une étendue de métal rigide.C'est une marque d'impuissance.

On respire dans toutes ces œuvres le souci unique du dessin ; là il ne faillit jamais. Il y a au fond de la salle deux croquis : deux chefs-d'œuvre qui représentent deux femmes agenouillées, la mère et la fille, tordues de désespoir et pleurant sur le cadavre du mari, du père brûlé par le grisou. Les chats ne m'ont guère retenu ; un d'eux posé sur un mur en attitude de sphinx, m'a surpris quelque peu, malgré la crudité des nuances, ainsi que celui qui fait la sieste, mieux brossé.

Il excelle dans l'affiche. Paris, de Zola, prend une envergure diabolique et terrifiante, par la cohue des êtres qui s'y ruent. « La Rue » encadre tous les types sociaux que nous coudoyons quotidiennement : un notaire hume l'entour de modistes qui flanent, pressant sous son bras une serviette bourrée de mensonges, avec son mufle de brute et sa chaîne en or, en travers de sa panse énorme qui attire le couteau ; une boniche qui ramène une fillette au cerceau, est si exquise, que ma foi — entre nous — on coucherait avec ; des ouvrriers avancent leur museau d'inconscients marqués par les tares du travail assassin ; des ménagères potinent et des chiens en goguette se flairent. Oh ! les sales !

Je cesse mes réflexions, de peur de ternir la gloire d'un maître tel que Steinlen, depuis longtemps familier pour tous les hommes délicats et d'action.

Jacques Sautarel.

(1) Exposition de peinture jusqu'à fin décembre, place Saint-Georges, en face l'hôtel Thiers.

POUR CONCLURE

Dagan se défile. Il trouve plus simple de traiter son contradicteur d'imbécile ou de retardataire que de répondre à ses objections. C'est un procédé fort à la mode dans la presse politicienne. Dagan doit le « goûter » puisqu'il l'emploie.

J'offrais d'ouvrir une discussion sur les réformes, de lui en démontrer l'impuissance ; il préfère n'en souffler mot. Il semble même ignorer mon offre. Nous savons maintenant qu'avec lui toute discussion courtoise et sincère est impossible. Nous en prenons acte.

Dans aucun de ses articles parus soit dans l'*Œuvre nouvelle*, soit dans le *Libertaire*, il n'a répondu à mes critiques ; c'est donc bien inutilement qu'il renvoie les lecteurs du *Libertaire* au numéro 8 de sa revue, car ils n'y trouveront rien. J'ai examiné quelques lois « soi-disant ouvrières » votées par le Parlement et j'ai montré qu'elles n'avaient pas produit de bons résultats, qu'elles étaient nulles, inapplicables et qu'elles se retournaient parfois contre ceux qu'elles avaient pour but de protéger. J'ai aussi indiqué qu'il était impossible d'obtenir — pour toutes les corporations — soit par action parlementaire, soit par action directe, un minimum de salaire suffisant pour assurer la vie normale de leurs membres.

N'ayant pas été réfutées, mes critiques subsistent donc toujours.

Une affirmation de son « dernier mot » est pourtant à relever. Il fait remarquer que *seul* je me suis élevé pour les réformes « que je dois être forcément hostile à l'action syndicale,dont le but est d'améliorer le sort des travailleurs par tous les moyens ». Dagan commet ici une erreur *volontaire*, car il n'ignore pas les divergences qui existent au sein des syndicats, puisqu'il s'est essayé de les étudier dans son article. « Les revendications ouvrières et leurs tactiques *divergentes* ». (Œuvre nouvelle).

Certains syndicats sont pour l'action légale et rejettent tous autres moyens comme nuisibles et dangereux ; certains autres ne veulent pas d'action parlementaire, et comptent seulement sur leur propre force pour obtenir tout ce qu'ils croient susceptible de soulager la misère des travailleurs. *Aucune fraction n'accepte tous les moyens, puisque chacune d'elle apporte une méthode différente, contradictoire même.* Quelques syndicats, dans un moment d'agitation ont pu faire figurer « par tous les moyens » dans leurs manifestes ou ordres du jour, mais ce n'est nullement *un credo imposé.*

Il serait plus juste de dire *que tous les moyens sont préconisés*, et non qu'il faut accepter tous les moyens pour être syndicaliste, car les syndicats groupent *tous les travailleurs conscients de la lutte à mener pour la disparition du salariat et du patronat.* (Statuts Confédération générale du Travail, art. 1er.)

César RADONDE.

L'Organisation du bonheur (1)

CHAPITRE II

LA CIRCULATION DE LA SUBSTANCE

Résumé

(Suite)

— Il suit de là que l'*individu raisonnable doit avoir des règles certaines pour déterminer d'une façon certaine, à chaque instant ce qui est utile et nuisible à son existence* et que tous les individus raisonnables ont intérêt à ce que tous les individus reçoivent une instruction intégrale en dehors de toute autorité et dans l'esprit de la définition de l'individu raisonnable (2).

— En outre, *il n'est pas possible à un individu quelconque d'arriver sans le secours d'autrui à faire circuler la substance*, pas plus qu'il ne peut trouver autour de lui, où qu'il soit, la substance dont il a besoin, au moment où il en a besoin.

— En conséquence, *les individus raisonnables doivent s'entendre pour travailler en commun à la circulation de la substance*, afin que la substance utile atteigne l'individu au moment où il en a besoin et que la substance nuisible puisse être écartée au moment voulu. Voir *les faux droits de l'homme et les vrais*, théorèmes de la circulation et du traitement de la substance.)

— *Un individu apte qui se refuse à travailler à la circulation de la substance ne peut être considéré comme raisonnable* et les individus raisonnables ne peuvent le traiter en camarade (Voir les *Faux droits de l'homme et les vrais*, corrollaires du travail.)

(A suivre) **Paraf-Javal.**

PETITES HYMNES

Dieu est parce qu'il est. Il est Dieu parce qu'il y a un Dieu. Ces constatations sont suprêmes ; elles doivent suffire à notre concept philosophique. Nous pouvons bâtir d'autres phrases, mais nous ne pouvons trouver de meilleur argument.

Il serait évidemment stupide de dire « Dieu n'est pas parce qu'il n'est pas. Il n'est pas Dieu parce qu'il n'y a pas de Dieu. »

Dieu est nécessaire pour expliquer la naissance du monde. On ne peut s'imaginer que le monde ait toujours existé. On ne peut concevoir l'éternité du monde. Il est plus simple de concevoir l'éternité de Dieu.

« Une bête monstrueuse est dans ma maison qu'elle a mangée totalement ; par cela il se fait que la bête renferme toute ma maison qui, elle-même, renferme toute *la bête »*

Dieu qui contient tout est contenu dans tout.

Pour nous, croyants, Dieu est le mystère. Le mystère est ce que nous ignorons. Dieu est donc la somme de notre ignorance. Plus nous ignorons, plus Dieu est grand pour nous. Les plus dévots et les plus saints sont les parfaits crétins ; heureux les pauvres d'esprit.

Dieu est partout. Cela me navre. Il est des coins où j'aime la solitude. Au petit endroit écarté où de... rêver en paix on ait la liberté je l'y trouve aussi...

Prière. O Dieu, que les mécréants seuls te souillent de toute l'abomination de leurs défécations ! Moi, je ne veux plus donner cours à celui de mes entrailles, car je sais que je ne puis faire autrement que sur toi. Accorde-moi, Seigneur, l'éternelle constipation.

Dieu est à l'image de l'homme. Se peut-il qu'il puisse ressembler à François Coppée où à Georges Berry. Ne serait-il pas plus esthétique qu'il ressemblât au souple Consul, le sympathique pithèque des Folies-Bergère. Il aurait alors une queue, comme le Diable.

Que peut-il bien faire de tous ses organes, de tous ses membres, l'Eternel qui ne bouge point, qui ne mange point, qui n'éprouve aucun besoin, pas même celui auquel semble nous convier le sénateur Piot.

Et son œil :

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Aujourd'hui, le Caïn le moins sceptique rigolerait au nez de Jehovah et n'hésiterait pas à lui jeter le cri du jour :

« T'en as un œil ! »

L'HOMME.

(1) Voir le *Libertaire* à partir du 29 août 1903.

(2) Voir les *Faux droits de l'homme et les Vrais* et *Libre Examen* (Les préjugés).

Enquête sur les tendances actuelles de l'anarchisme (1)

Les questions posées sont : 1° Qu'entendez-vous par anarchie ? ; 2° Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? ; 3° Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? ; 4° Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? ; 5° Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupements dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ; 6° Considérez-vous qu'une alliance analogue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? ; 7° Si vous vous êtes éloigné de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont fait agir ? ; 8° Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? ; 9° Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appelé ?

LOUISE REVILLE

Première réponse. — L'anarchie, pour l'époque sociale actuelle, est l'état de révolte des individus, essayant de vivre sans le respect du Gouvernement et sans la peur des autorités morales appelées : Religion, Patrie, Famille, Devoir, Humanité, etc.

L'anarchie n'est donc, momantanément, que subjective ; certains travaillent à la rendre objective.

Deuxième réponse. — J'ignore si la liberté, seule, peut donner le bonheur, mais je crois que l'homme souffrira moins s'il a la possibilité de satisfaire ses besoins, sans être l'esclave d'un labeur continu, et d'une morale codifiée, s'il a la possibilité, en un mot, de choisir sa façon de jouir.

Mon idéal de la société future serait qu'elle réalise une série d'essais de groupements d'individus ayant les mêmes goûts, les mêmes affinités, les mêmes besoins de liberté ou d'esclavage, de luxe ou de simplicité, de passions ou de continence.

La société de demain doit tendre à tout décentraliser ; plus de grandes métropoles, plus d'enregimentation, plus de généralisation : la souffrance connue vient de ce que des individus sont entraînés par un courant unique, sont enserrés dans les mêmes cercles de fer, sans pouvoir en sortir.

Troisième réponse. — La société passera du régime du capital émietté entre quelques hommes, au régime du capital appartenant à l'Etat ou à la commune, et ce sera probablement tout aussi pénible pour l'individu.

Ensuite — dans plusieurs siècles — on trouvera un mode nouveau de répartition des richesses terrestres... à moins que ne recommence un cycle absolument semblable.

(Pour développer ce que j'aurais à dire sur cette question comme sur les autres du reste — il faudrait des colonnes. Il est presque impossibe de résumer certaines idées sans exprimer des énormités).

Quatrième réponse. — Je n'en vois qu'un. Favoriser les développements et les applications de la science, dans toutes ses ramifications. La science, à peine née, est le facteur le plus puissant des transformations sociales.

Cinquième réponse.— Oui, qu'on la veuille ou non, une alliance existe sur le terrain de la philosophie, et sur celui de l'action, parce que tous les groupements d'hommes travaillent à préparer une société future, différente de la société actuelle. Cette alliance n'est souvent pas volontaire, elle n'en est pas moins puissante, et la base existe indestructible : c'est l'intérêt commun.

Sixième réponse. — Du moment où le but que visent les fractions du parti socialiste est unique, les lignes qui suivent sont parallèles,tant éloignée soient-elles les unes des autres ; il n'y a pas seulement alliance lorsqu'il y a traité signé.

C'est malgré elles que les fractions du parti socialiste sont indissolublement attachées ; il est bon que le lien ne leur soit pas visible ; chacune travaillant mieux, parce qu'elle croit être seule sur le chemin du vrai.

Septième réponse. — Je suis devenue anarchiste, comme l'oiseau devient chanteur, sans le savoir ; mais je n'ai pas plus *adhéré* à l'anarchie que je ne pourrais m'en éloigner.

Pourtant, j'avoue que j'ai eu des velléités de ne plus fréquenter les groupes anarchistes — non point qu'aucune des théories ne m'effraye, mais parce que j'y retrouvais, parfois, un esprit routinier, ne différant guère de l'esprit qui empoisonne les groupes de socialistes, de francs-maçons, de libres-penseurs. On n'y était pas assez au-dessus des questions personnelles, des préjugés, des calomnies, des méchancetés, des bêtises... Mais, bast ! c'est encore là qu'on respire le plus facilement.

Huitième réponse. — Agir sans s'occuper du voisin.

Neuvième réponse. — L'anarchisme (désir de révolte) gagne toutes les consciences; on en trouverait des germes dans chaque individu.

L'anarchisme sera vainqueur. Qu'importe les rivalités des premiers pionniers ; leur rôle est grand, puisqu'ils sèment. Nous allons vers une ère libératrice.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance.

(1) Voir le *Libertaire* numéros 51 et suivants.

L'ESSAI

COMMUNISME EXPÉRIMENTAL

COLONIE D'AIGLEMONT (ARDENNES)

Nous publions ci-dessous le travail de notre camarade Fortuné Henry sur la Colonie d'Aiglemont.

Le LIBERTAIRE pense être agréable à ses lecteurs en publiant « in extenso » le texte de cette brochure, intéressante par l'effort qu'elle souligne et les idées générales qui s'en dégagent.

Le rêve est utile parce qu'il prépare la réalité.

Dans le chaos épouvantable où se débat l'économie sociale, dans le vaste champ clos où chacun rompt la lance pour un hypothétique bien-être, l'homme est amené à penser une vie meilleure, à caresser le rêve de jouissances plus saines et plus intenses, à créer un idéal qui lui fasse oublier les tortures de sa chair, les angoisses de son cœur, les contraintes de son esprit.

Nous ne voulons pas, dans le cadre étroit d'une brochure, nous attarder à faire la critique d'un ordre reconnu criminel par beaucoup, anormal tout au moins par presque tous. Les plaies sociales ont été étalées plus vigoureusement que nous ne saurions le faire. Les infamies flétries, les erreurs indiquées.

Mais si nous rèfusons d'être aujourd'hui les Juvénal et de manier les étrivières, nous allons essayer de faire épouser nos convictions, et notre manière de voir sur ce point délicat qu'est le passage de la théorie à la pratique en matière sociale.

Ce qui est indiscutable, c'est, dans tous les domaines : économique, moral, intellectuel, la tendance dominante qui s'affirme sans cesse vers l'instauration d'une société plus humaine et plus harmonique.

Chez ceux qui, réformistes, croient à la transformation possible de la société sans bouleversements sanglants comme chez ceux, qui, révolutionnaires, affirment nécessaires l'intervention de la grande accoucheuse : la force, pour aboutir à quelque chose, c'est, disons-nous, la même préoccupation, le même souci, de modifier et surtout de préparer la société de demain, de songer avec crainte ou avec assurance, au jeu futur de la production et de la consommation.

Tous, bourgeois ou ouvriers, savants ou ignorants, sociologues ou indifférents ont leurs heures de trouble et de curiosité devant le problème qui se pose à notre génération.

Au sein de la vie épileptique de nos sociétés, le sphinx se dresse devant tous, demandant que ferez-vous ?

Alors les systèmes s'établissent, les sectes s'affirment, les sentinelles perdues, dont nous sommes, jettent leur cri.

Et nous disons :

Par l'étude des tendances qui s'affirment dans toutes les branches de l'activité humaines, dans l'industrie, dans le commerce, dans les transports, dans la prise des plaisirs, nous constatons, après bien d'autres d'ailleurs, l'acheminement qui s'opère vers le communisme.

Après Owen, Fourier, Cabet, Moorus, qui furent les expérimentateurs d'un communisme transitoire entaché d'autorité et de réglementation à outrance ; après le collectivisme régimentaire, copie fidèle de la société moderne avec un seul exploiteur : l'Etat; la théorie libertaire, l'anarchisme, se présente demandant le droit de cité.

Les partisans de la pan-destruction pure, les intraitables révoltés d'hier, ceux qui cravachèrent l'indifférence publique de leurs bombes et la férocité gouvernementale de leurs attentats, demandent aujourd'hui, exigeront demain, les crédits de l'expérience et les moyens de la faire.

Tous les systèmes d'autorité ont été subis ; toutes les modalités basées sur l'exploitation ont eu leur heure ; seule cette théorie idéale de la liberté entière, du libre jeu des affinités et des énergies, a été sevrée de tout concours ,de toute confiance, de toute possibilité d'expérimentation.

Et nous sommes en droit de dire, nous communistes expérimentaux, que si toute la propagande faite , toutes les affirmations répétées aux masses, tous les horizons entr'ouverts sur la cité de demain, doivent se concentrer dans une manœuvre de spéculation et de déclamation pures que nous sommes non seulement des impuissants ou des batteurs, mais encore nos propres dupes.

Il fut une époque où l'anarchisme devait s'affirmer par son côté destructeur et négatif, c'est certain ; il fut un temps où il était nécessaire que par sa violence il s'imposât à la partie pensante de la société, c'est fait. Aujourd'hui, il se doit à lui-même de se compléter, il lui faut s'adapter les milieux divers qu'il a pénétré de sa philosophie.

Les événements eux-mêmes se chargent de nous appuyer ; le sentiment libertaire s'affirme de plus en plus dans les rapports économiques, comme dans les manifestations les plus hautes des lettres et des arts.

L'ambiance est prête, les esprits sont mûrs pour que nous entrions de plain-pied dans la sphère d'action et d'expérience, puissamment aidés que nous sommes par la crainte du demain économique, gros d'imprévus et de dangers .

Dans l'exposé de l'œuvre que nous entreprenons, nous croyons utile d'opérer un classement qui permette de nous suivre dans la trilogie des besoins de l'homme.

Aussi exposerons-nous d'une façon rapide, ce que nous entendons par émancipation matérielle, par émancipation morale, par émancipation intellectuelle. Et nous demanderons à tous les esprits indépendants, à tous ceux qui ne s'effrayent pas des mots, après nous avoir bien suivis, s'ils nous approuvent, de nous donner leur concours.

EMANCIPATION MATERIELLE

Par émancipation matérielle, nous n'entendons pas seulement celle qui consiste à libérer l'homme de son ventre, mais encore celle qui lui permettra de développer et de conserver tous ses organes.

Dans cette émancipation, entre autres choses, il faut comprendre tout ce qui touche à l'habitation, à l'hygiène, au sport, aux douceurs désirables.

Ce n'est pas être émancipé matériellement que d'avoir à sa disposition une pitance ordinaire, suffisante même, qui permette de vivre ; celle-là, presque tous les hommes l'ont dans la société actuelle et elle ne nous suffit pas.

Nous voulons pouvoir observer toutes les hygiènes, avoir l'entière propreté du corps qui donne la propreté de l'esprit ; nous voulons la confortable habitation, qui donne la joie de vivre, le bonheur du « home » ; nous voulons avoir chaud quand il fait froid dehors ; nous voulons que notre digestion puisse se faire sans la précipitation obligatoire imposée par le travail d'aujourd'hui.

Nous voulons que nos muscles se développent par les sports qui nous plaisent, que nos sens s'affinent par la vue de belles choses, que nous sommes comme les autres aptes à sentir.

Nous sommes des intégraux, au point de vue des appétits, et nous voulons avoir l'intégrale jouissance.

MOYENS PRATIQUES

Il est donc nécessaire, tant pour l'orientation à donner que pour notre satisfaction individuelle, que l'essai soit fait dans les meilleures conditions de réussite. Voyons pour cela quel serait le terrain le meilleur.

La plupart de ce qu'on appelle des richesses sociales sont des richesses ou des valeurs de convention, les entreprises industrielles et commerciales, la monnaie, le papier, les actions de toute sorte., n'ont absolument que la valeur de l'échange qu'on veut bien leur attribuer.

La seule richesse réelle indiscutable, la richesse que nous appellerons d'utilité est celle qui consiste dans la possession du sol et des produits de ce sol.

C'est donc dans ce sens que doit être dirigée une tentative de communisme, parce que c'est lui qui présente le moins d'aléas et offre le plus de ressources immédiates. La terre à tous, c'est la formule qui résoudra la première partie du terrible problème.

De plus, il est bon d'observer que la culture et l'élevage sont arrivés, aujourd'hui, presque à la hauteur d'une science pratique.

Par la culture à grands rendements, la culture intensive et surtout la culture maraîchère d'une part ; par les procédés de sélection et l'assimilation d'une quantité de produits jusqu'ici inutilisés pour la nourriture des animaux, d'autre part, on obtient des résultats considérables, une puissance de production énorme.

Convaincu que c'est la terre qui libérera l'homme, c'est dans cette voie que se sont dirigés nos efforts.

COLONIE D'AIGLEMONT

Cette brochure est destinée, à porter à la connaissance de tous ceux que la question du communisme intéresse, ce que ma conviction et mes goûts particuliers m'ont incité à faire

Mais ce qu'il est utile de déclarer dès maintenant, c'est que tous les essais, le nôtre comme ceux qui seront tentés, ne pourront être que des œuvres d'orientation et d'étude ne comportant que des enseignements et des indications.

Loin de nous l'espoir de transformer la société ; seule, la révolution le fera par l'anéantissement de l'autorité, c'est entendu. Mais l'acte est le prolongement de l'idée et l'acte, qu'il soit l'effort de guerre sociale ou simplement l'effort travail est de la propagande par le fait. C'est l'exemple, qui vivifie qui convainc, qui entraîne les foules vers une mentalité nouvelle qui s'ouvre et c'est pour cela que nous sommes partisans de ces essais.

Ceci dit, voici ce que j'ai fait :

Frappé de la tendance qui se manifestait vers la fondation des milieux communistes, persuadé de trouver dans les Ardennes, loin de Paris, des éléments que j'estimai d'élite et des conditions économiques favorables, je m'assurai du concours de quelques camarades à qui je fis part de mon projet : création d'un groupe de production et de consommation libres (culture et élevage).

Ces concours assurés, je cherchai l'emplacement de la future colonie. Je trouvai, dépendant de la commune d'Aiglemont (Ardennes), au milieu de la forêt des Ardennes, dans un site admirable, un pré entouré de bois, couvert de sources, éminemment propre à l'établissement que nous avions rêvé.

J'achetai pour près de 800 francs de terrain n'ayant que mille francs à ma disposition et, le 15 juin je m'y installai.

Depuis, j'ai vécu dans une hutte au milieu des bois, travaillant à des travaux que j'aime, édifiant lentement, mais sûrement le commencement de notre colonie.

Il y a un mois, je me suis adjoint un camarade sérieux, habitué comme moi à la vie un peu solitaire pour passer l'hiver. Dans quinze jours deux autres compagnons viennent nous rejoindre.

Nous estimons, en effet, que la colonie doit s'édifier lentement, au fur et à mesure qu'elle est capable de subvenir *d'elle-même* à la vie de ses membres. C'est pourquoi nous passerons les rigueurs de l'hiver, Gualbert, F. D. Malicet et moi, à préparer la venue pour le printemps, de quelques autres colons.

Dans ces conditions, nous pouvons espérer la réussite au point de vue économique, réussite nécessaire au succès de *l'entente morale* et de la *consommation en commun.*

En ce qui concerne la production, j'ai des connaissances très suffisantes pour ce qui touche la culture maraîchère et intensive comme pour l'élevage dont je m'occupe depuis plus de dix ans.

Les futurs colons ont déjà pris certaines notions élémentaires qui leur permettront d'être des unités suffisantes pour assurer le succès.

Voyons maintenant ce qui s'est produit dans la région d'Aiglemont dès l'annonce de notre tentative au point de vue des concours.

Nous avons eu trois sortes de concours, qu'il est indispensable de signaler pour bien prouver la propagande que peuvent produire ces essais destinés à frapper par leur logique et leurs résultats. Premièrement : Le concours des futurs colons désireux de voir prendre corps à la colonie, donnant par un travail acharné une forme à tout ; se faisant tour à tour, terrassiers, charpentiers ,maçons, suivant les besoins. C'est là un concours très naturel et sur lequel je comptais bien.

Deuxièmement : Concours de camarades ne devant pas faire partie de la colonie.

Ceux-là sont venus et viennent après journée faite, le dimanche, aux heures libres, donner sous forme de travail, leur participation à l'idée qu'ils veulent voir triompher.

Enfin et malgré tout l'optimisme dont j'étais pénétré, tout l'espoir et l'enthousiasme qui m'animaient, jamais je n'aurais espéré ni supposé les concours nouveaux qui nous arrivent de gens ne connaissant rien de notre philosophie.

Des faucheurs nous ont pris la faulx des mains pour couper les foins, des voituriers nous ont transporté gratuitement nos matériaux, de petits patrons nous ont donné la petite ferronnerie pour les portes, les fenêtres et nous offrent tout ce qui est utile et entre dans leur fabrication.

Tout cela pour participer à une œuvre qu'ils estiment possible, qu'ils comprennent et voudraient voir réussir et ce sont des indifférents d'hier.

Puis un bâtiment de 9m,40 sur 10 mètres surmonté d'un immense grenier couvert en chaume qui est presque terminé, et qui se trouve inachevé par suite du mauvais temps d'abord, du manque de quelque argent pour des matériaux ensuite, a été édifié.

Des travaux considérables de terrassement ont été faits ; ils n'ont d'ailleurs été possibles, que par le grand nombre de camarades qui nous ont aidés.

Un assez grand jardin, malheureusement fait trop tard a été défoncé et ensemencé.

Un étang de 60 mètres sur 20 mètres va être fini.

Tout cela a été fait sans argent avec la seule initiative de quelques-uns et l'immense concours de compagnons et de *non compagnons.*

Mais il faut nous outiller pour entrer dans la période de production, il est nécessaire que nous ayons la possibilité d'augmenter notre terrain surtout pour permettre le développement prochain de la colonie.

Il faut encore :

Quelques matériaux pour terminer la maison principale :

Du bois pour faire les poulaillers et les lapinières ;

Du grillage pour faire les enclos ;

De la toile goudronnée pour les couvertures;

50 poules ;

20 lapines ;

12 canes ;

12 oies ;

2 cochons ;

2 chèvres ;

Plus tard une vache.

Il nous faut également du bois, du fer et des vitres pour confectionner les châssis destinés à la culture maraîchère.

Enfin pour nous, la vie la plus modeste assurée pendant 3 ou 4 mois, en attendant la récolte et le bien-être que nous créerons nous-mêmes.

Voici exposée, le plus brièvement possible la situation vraie, exacte, d'une tentative qui, si elle ne doit pas être la démonstration triomphante de la possibilité du communisme, n'en sera pas moins l'affirmation *de ce que peuvent l'effort individuel et la volonté.*

EMANCIPATION MORALE

Que la colonie tiomphe économiquement, que l'abondance fasse s'aimer les hommes, et cette question, qui tout d'abord semblait n'être qu'une tentative agricole, prend les proportions d'un véritable évènement social.

La réussite fera naître immédiatement d'autres agglomérations d'hommes heureux; ce sera la tache d'huile, rien n'étant contagieux comme l'exemple et enviable comme le bonheur.

Et alors ?

Alors, c'est la naissance d'un milieu nouveau, inconnu jusqu'à ce jour, c'est la porte ouverte à la culture intensive du cerveau; c'est chez des êtres sains et bons, parce qu'heureux le désir d'apprendre et d'enseigner.

C'est l'éducation possible, l'éducation rationnelle réalisée ; la joie d'élever les jeunes esprits à l'abri des dogmes et des erreurs, le bonheur d'apprendre à des enfants à penser, d'éduquer en amusant, d'écarter les difficultés de la route à nos chérubins ; c'est devenue réalisable la méthode d'enseignement rêvée par ce grand cerveau qu'est Paul Robin, le savant pédagogue à qui on a enlevé Cempuis.

C'est la possibilité de jeter bientôt dans les jambes torses de notre mauvaise société une élite de jeunes hommes sains de corps et d'esprit, qui seront les ardents apôtres et les propagateurs de ces bons milieux qui peuvent et doivent exister.

C'est toute une humanité nouvelle destinée à absorber l'ancienne, qui se lève.

C'est... c'est du rêve direz-vous ? Non, c'est la réalité de demain.

EMANCIPATION INTELLECTUELLE

Dès maintenant, y a-t-il des hommes de pensée en quantité suffisante pour établir un milieu intellectuel d'élite ? Y a-t-il dans la légion qui se compose des lettres et des arts assez d'êtres pour composer l'avant-garde de l'esprit.

Ces peintres, qui ont un réel talent et sont obligés de prostituer leur art pour le louis que le marchand de tableaux leur jette ;

Ces écrivains, dont on repousse les œuvres parce qu'elles ne rapporteraient pas autant que le dernier feuilleton du *Petit Journal ;*

Ces modestes chercheurs, obligés d'interrompre leurs expériences parce qu'il faut avant tout s'occuper de manger.

Tous ceux qui sont les trimardeurs de la pensée, que repoussent les portes bien closes des satisfaits et des arrivés, n'ont-il pas eux aussi droit au bien-être et au développement de leur Moi ?

Leur place fixe ou de passage, suivant leur goût, n'est-elle pas dans les milieux libres où leur art peut s'épanouir ?

Manque-t-on d'œuvres et d'ouvriers ? Non.

Les philosophes du dix-huitième siècle eurent leurs salons et leurs théâtres.

Les wagnériens ont leur Bayreuth.

Nous voulons nos artistes, parce que nous les aimons.

Les *Mauvais Bergers*, la *Clairière*, *Travail*, et leur famille est déjà grande, demandent des frères et des sœurs.

Nous voulons goûter directement aux belles musiques sans passer par le café-concert avaler du Polin.

Nous voulons le beau parce qu'il est beau.

Et tout cela est possible, tout cela est à l'état potentiel dans notre vouloir-vivre.

Ce n'est pas un tableau évoqué de pure imagination, chacun le désire, personne ne le crie.

Il faut vouloir, il faut délier les langes qui nous garrottent, puisque nous le pouvons.

Que ceux dont le cœur est assez grand pour aimer les hommes viennent à nous, et nous aident ; que les autres rejettent ces évocations comme un mauvais rêve qu'ils viendraient de faire et continuent à nous appeler des fauteurs de désordre et des subversifs, nous n'avons que faire d'eux.

Fortuné HENRY.

Aiglemont, 1er décembre 1903.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de : Essai sur l'individualisme essentiel, *de notre collaborateur André Veidaux.*

Causerie ouvrière

Encore une Bourse du Travail fermée.

C'est à Clermont-Ferrand que cela se passa.

Depuis que M. Combes entreprit d'expulser les moines et de fermer leurs boîtes, ce qui ne veut pas dire qu'il supprime l'enseignement religieux et qu'il défanatise le peuple, les préfets et les maires trouvent qu'il est tout naturel de continuer ce petit jeu inoffensif qui était l'amusement des électeurs et la tranquillité des gouvernants.

Mais ces expulsions et ces fermetures d'établissements religieux, n'étaient qu'un entraînement peu sérieux dont les hommes ou les femmes qui concurrencaient par trop l'Etat dans la besogne d'abrutissement des masses furent les victimes... malgré tout peu intéressantes.

A présent que la besogne est faite et qu'au lieu et place des jésuites noirs de l'Eglise catholique-romaine vont pouvoir exercer les jésuites rouges de l'Etat républicain français, il est temps de profiter de la force imbécile et de l'adresse canaille acquises à ce jeu liberticide pour travailler maintenant plus sérieusement.

L'ennemie n'est pas l'Eglise avec son armée d'atrophieurs de cerveaux faibles et de dupeurs d'ignorants et d'imbéciles, fabriquant des hommes abrutis et soumis.

L'ennemi, c'est l'élément ouvrier révolutionnaire qui s'affirme toujours de mieux en mieux.

L'ennemi, c'est l'ouvrier conscient qui s'éduque et qui s'organise.

L'ennemi, c'est le travailleur qui pense et qui pense à s'affranchir sans le concours des mauvais bergers.

L'ennemi, c'est le miséreux qu'on ne peut corrompre, qui se moque des colifichets, des sinécures, des promesses et des flatteries dangereuses et qui ne veut pas qu'on se serve de lui, mais se sert quand il peut des hommes corrompus, vendus, en les utilisant pour ce qu'ils valent, c'est-à-dire comme des outils d'occasion, qu'on rejette lorsqu'on s'en est servi, sans souci de les abîmer, bien que ça ne manque pas ! Duper un dupeur, quelle jouissance !

L'ennemi, c'est celui qui, sans égards pour le futur Etat, pour la République sociale qui fabriquera les bonnes lois, s'acharne à désorganiser l'armée, à déconsidérer l'idée de Patrie, à en montrer l'odieux et le vide ; à faire que la caserne, école du crime, devienne l'école de la révolte.

L'ennemi, c'est celui qui démasque la crapulerie du socialisme arriviste.

L'ennemi, c'est celui qui reste le révolté de toujours, l'éternel non satisfait, qui ose penser que tout sera mauvais dans une société tant qu'il y aura seulement un seul être qui pourra dire : J'ai faim ! ou, en ces jours terribles : J'ai froid !

L'ennemi, c'est enfin et surtout celui qui, dans les milieux ouvriers (syndicats et bourses du travail), sème, par la parole, par les écrits et par l'action la graine révolutionnaire qui lève, lève lentement et couvrira bientôt toutes les plantes parasites qui, par leur rareté, au lieu de faire mal seront presque des anomalies agréables, comme le coquelicot et le bleuet dans les blés.

Voilà quels sont les ennemis de tout gouvernement. Voilà quel est le danger pour le capital.

Tous ceux dont les efforts ne tendent pas à perpétuer l'état de choses actuel : anarchistes, antiparlementaires, antimilitaristes, syndicalistes non vendus au ministère, voilà les ennemis de la Société bourgeoise que maintiennent si bien députés (même socialistes), et électeurs.

Aussi, nous n'avons pas lieu d'être surpris qu'on ferme une Bourse du travail qui peut contenir de ces individus nommés plus haut. C'est un brevet de civisme ouvrier pour ceux qui les occupent !

Qu'on les ferme toutes, il n'y a pas de danger, car il en est de très utiles au gouvernement.

En attendant, c'est un plaisir de voir que ces souricières gouvernementales et municipales sont transformées en écoles d'éducation sociale, en écoles de conscience, de solidarité et de révolte !

C'est cela que ne peuvent admettre les socialistes éminents dont le révolutionnarisme fond à mesure qu'ils approchent du soleil-pouvoir et qu'ils sentent venir le moment où ils pourront enfin dire à leur peuple souverain : l'Etat c'est nous.

Aussi, tout est bien, qui peut aplanir le chemin de ces endormeurs criminels, révolutionnaires repentis, traîtres à ceux qui les paient, trompeurs avec ceux qui les ont élevés, qui n'ont jamais eu d'autre but que celui de leur ambition dégoûtante et de leur vanité ridicule !

Ils arrivent ! Ils arrivent ! Baissez les barrières, renversez les obstacles. Et les Bourses du travail se ferment ! et les révolutionnaires sont massacrés.

Alors, la route est belle et le but est proche !

Oui, mais d'autres obstacles se lèveront, que les fous de pouvoir, d'honneur, d'autorité n'osent soupçonner.

G. Yvetot

AGITATION

PANTIN. — La fine fleur du nationalisme a voulu opérer samedi, à Pantin. Ça ne lui a pas réussi.

Ils avaient pourtant amené leurs assommeurs. Charles Bernard et Lepelletier qui avaient espéré prêcher leurs inepties ne sont parvenus qu'à fournir le moyen de combattre le nationalisme.

CLERMONT-FERRAND. — Samedi dernier, au cours d'une réunion des grévistes des tramways, le commissaire de police s'est fait passer à tabac. Les grévistes sont alors sortis dans la rue et ont cogné sur les sergots. Quelques-uns de ces animaux ont été salement abîmés.

Voilà des façons peu faites pour réjouir nos dirigeants. Leurs soutiens écopent. Ma foi, il y a assez de temps que c'est le contraire.

BREST. — Un meeting avait été organisé sous les auspices du comité parisien de la confédération générale du travail, qui avait délégué le citoyen Lévy.

Il s'agissait d'associer les travailleurs de Brest à la campagne de protestation contre les bureaux de placement.

A huit heures, la conférence annoncée eut lieu à la Bourse du travail.

Lévy prononça un virulent discours contre le ministère qu'il rendit complice de tous les événements survenus au cours des manifestations organisées à Paris et en province. Puis il fit le procès de l'action parlementaire, attaqua vivement les élus socialistes et préconisa la propagande syndicaliste par « l'action directe ».

D'autres orateurs parlèrent dans le même sens, et l'assemblée décida de manifester dans la rue. Il était alors neuf heures et demie.

Un cortège de plus d'un millier de travailleurs se forma précédé d'une trentaine de manifestants chantant la *Carmagnole*.

La police voulut disperser les manifestants, sans y parvenir.

Des bagarres s'en suivirent.

Aux coups reçus, les manifestants répondirent et lancèrent des pierres contre les fenêtres du journal nationaliste la *Dépêche*, derrière lesquelles les rédacteurs contemplaient la charge.

La troupe arriva, des piquets du 19e et du 2e colonial chargèrent. M. Sénac, commissaire central, *tira plusieurs coups de revolver en l'air*. Les manifestants massés, contenus par la foule d'une part, chargés d'autre part, se défendirent avec énergie et ripostèrent comme ils purent, à coups de pied, à coups de poing.

La police provinciale veut, comme celle de Paris enrichir ses annales.

DIJON. — Samedi a eu lieu à Dijon, comme dans beaucoup d'autres villes un meeting sur la question des bureaux de placement.

La Confédération du travail avait délégué le citoyen Garnery pour développer les idées syndicalistes au sujet de la suppression des bureaux de placement. Ce camarade qui est partisan de l'action directe et ne croit pas à la méthode légale n'est pas anarchiste. Néanmoins sa thèse n'eut pas le don de plaire au sieur Barabant — ne pas confondre avec Barabas — qui grimpa à la tribune pour « pulvériser » les arguments du conférencier.

Ceci n'aurait rien que de très naturel si Barabas, pardon Barabant, n'avait cru bon de se décerner des palmes dans l'organe à Millerand-Jaurès et d'y injurier notre camarade Yvetot.

Barabant, mon ami, tu dis des bêtises trop grosses.

MONTPELLIER. — *Bureaux de placement.* — Hier, à la suite de la réunion organisée à la Bourse du Travail, certains incidents se sont produits à la sortie. Pendant la réunion une vive discussion avait eu lieu entre les syndicalistes et les politiciens socialistes. Cependant, un libertaire ayant prononcé des paroles de concorde et d'entente pour organiser une manifestation à la sortie, nous avions vu applaudir les socialistes, nous les comptions donc des nôtres. Nous partîmes de la Bourse du Travail au chant de l'*Internationale* et en criant aux mouchards qui nous attendaient non loin de là : « Assassins ! Assassins » De deux cents ouvriers environ réunis à la Bourse du Travail, cinquante libertaires à peu près restèrent aux prises avec une soixantaine de flics. Pas un des socialistes qui tout en admettant l'action politique étaient partisans de l'action directe, n'étaient parmi les nôtres. Huit arrestations furent opérées parmi lesquelles celle d'une étudiante russe.

Nous avons entendu sans qu'aucune provocation de notre part ait eu lieu le commissaire central commander de charger les revolvers. Les sergots ne demandaient pas mieux.

Bonne leçon. Les libertaires de Montpellier savent qu'à l'avenir ils doivent compter sur eux-mêmes et non sur les politiciens socialistes.

FOURMIES. — *Vive la liberté ! — Un confessionnal dans une filature.* — Il existe, dans la bonne ville de Fourmies, deux établissements industriels dans lesquels on se préoccupe beaucoup plus de faire un sort aux âmes des ouvriers et ouvrières, que de leur assurer un peu de bien-être en ce bas-monde. L'un de ces établissements s'appelle « Malakoff » ; et l'autre « la Sans-Pareille ».

En dehors des prières imposées au personnel, on organise des retraites (exclusivement spirituelles, bien entendu) dans ces saintes bagnoles toutes deux ornées de chapelles. Deux révérends Pères capucins, plus ou moins sécularisés, ont la direction des âmes du personnel de chaque fabrique. Deux chaires pour la prédication, ont été installées dans les chapelles, afin de permettre aux congréganistes de faire entendre la bonne parole aux ouriers de la maison.

Dès cinq heures du matin, toutes les femmes et jeunes filles employées dans ces filatures ou tissages, sont obligées de se rendre à la chapelle pour y faire en commun une prière en vue d'assurer leur salut.

Le soir, après la fermeture de l'établissement, les petites cérémonies religieuses reprennent de plus belle et c'est à genoux sur les froides dalles du temple de la fabrique que ces malheureuses sont obligées d'écouter prêcher et prier.

Il y a mieux (et ceci pourrait figurer parmi la série des combles) le confessionnal de l'église Notre-Dame-des-Imbéciles a été transféré dans la chapelle de « la Sans-Pareille » afin de permettre aux Pères capucins d'entendre les aveux des ouvrières confessant leurs péchés.

Et il paraît que ce n'est qu'un commencement. Après les femmes, viendra le tour des hommes.

C'est la retraite et la confession obligatoires sous peine de mauvaises notes et de renvoi prochain. Les patrons de ces établissements portent gravement atteinte à la liberté de conscience tout en gueulant dans les rues : Vive la liberté ! En attendant voilà les confessionnaux installés dans les filatures fourmisiennes.

FIRMINY. — *Qui aime bien châtie bien.* — C'est probablement parce qu'il était beaucoup aimé que M. Barret, ingénieur aux mines de la Loire, à Saint-Etienne, vient d'être dynamité. Heureusement pour lui, tout s'est borné à des dégâts matériels. M. Barret ne se connaît pas d'ennemis et ne croit pas à une vengeance personnelle. Il feint de croire à un attentat anarchiste. Tel délégué mineur aurait, paraît-il, dit en parlant de lui : S'ils étaient tous comme lui ! (les ingénieurs, bien entendu). C'est du moins ce que nous apprend le *Mémo* ; et alors les bonnes gens doivent se dire : Vrai ! c'est à vous dégoûter d'être bon pour les ouvriers.

Il est vrai que la cloche de la radicale *Tribune* ne donne pas le même son. Oh ! elle réprouve l'attentat. Elle appelle cela des faits stupides et barbares, mais elle ajoute : « Mais nous sommes « bien obligés de constater que les mineurs sont « loin de chanter ses louanges et que la bonne « opinion qu'il a su donner de lui à ses chefs, « semble acquise par des excès de rigueur dont « se plaignent vivement les ouvriers.

« Si la police doit trouver parmi les ouvriers « mécontents de M. Barret, l'auteur de l'attentat, « elle aura fort à faire, car ils ne sont pas « rares ».

Et elle ajoute qu'il ne faut pas attribuer à cet acte une portée générale ; c'est une vengeance particulière motivée par les actes personnels de M. Barret.

L'explosion a été formidable car plus de cinq cents carreaux de vitres ont été brisés.

Bien entendu la chasse a commencé et les ouvriers qui ont été renvoyés par ce monsieur n'ont qu'à se bien tenir ; car c'est parmi eux que le Parquet commence ses recherches.

J'ajoute que M. Barret appelle le renvoi d'un ouvrier : épurer son personnel. J'ai pourtant bien épuré mon personnel, dit-il, et je crois n'avoir que des amis. Que serait-ce donc alors, s'il n'avait rien épuré du tout et qu'il eût des ennemis !

BELGIQUE

BRUXELLES. — Tous les camarades de Bruxelles et des environs sont priés d'assister dimanche 13 décembre, à 7 h. ½, au concert organisé par le « Cercle d'Etudes Sociales » de Saint-Gilles, salle du roi Gambrinus, 1, rue de la Victoire. Entrée 0 fr. 15.

— *Groupe d'action.* — Organisation de causeries, distribution de journaux et manifestes.

Pour seconder les camarades de Liège dans leur propagande par l'affiche, le groupe fait un fervent appel à tous.

Réunion tous les samedis, à 9 heures. Pour tous renseignements s'adresser le dimanche matin chez Arthur Govaerts, rue de Plaisance, 17, a Saint-Gilles.

SUISSE

GENEVE. — *Les expulsions Bourtzeff et Krakoff.* — Dans l'arrestation de Bourtzeff et Krakoff il est impossible de ne pas voir la main du gouvernement russe. Ce n'est pas la Suisse qui était menacée par le journal de Bourtzeff *publié à Londres pour les Russes et en langue russe*; ce n'est pas non plus pour la sécurité de la Suisse que l'espion Rabinovitch cherchait à corrompre les employés postaux et volait la correspondance dans les boîtes aux lettres. Nous ne voulons, nous ne pouvons supposer que le peuple suisse soit moins apte à comprendre les révolutionnaires russes que l'Italie monarchique où l'élite de la population se prononça énergiquement au sujet du droit d'asile dans l'affaire du révolutionnaire Gœtz et rendit impossible, par son attitude démonstrative contre le gouvernement russe, la visite du tzar en Italie.

RUSSIE

Des troubles ont eu lieu le 30 novembre, à l'Université de Kiew, afin de protester contre la constitution du tribunal qui devait juger le 2 de ce mois vingt-neuf étudiants arrêtés lors des désordres du 16 novembre.

Cent cosaques et un détachement de policiers ont dispersé à coups de nagaïka les étudiants réunis à l'Université.

Le tzar est toujours le « petit père » ; ce serait plutôt un parâtre.

ESPAGNE

Les compositeurs d'imprimerie et les ouvriers lithographes ont décidé la grève générale et cherchent à rallier à ce mouvement tous les autres corps de métiers.

Les grévistes réclament la journée de neuf heures et une augmentation de salaire pour les travaux exécutés pendant les heures supplémentaires.

ANGLETERRE

Visites royales. — On dit toujours que les monarques sont des êtres inutiles, mais on arrive à découvrir leur utilité, après les nombreuses visites qu'ils font à l'Angleterre. Le dernier visiteur a été le roi d'Italie ; cela a provoqué une révolution parmi les *garde-chiens* de l'empire britannique, arrêtant les *dangereux* anarchistes italiens, soi-disant pour protéger la *précieuse* vie de notre *roi et seigneur*.

Ces arrestations ont soulevé les esprits de nos camarades italiens, habitués à l'hospitalité britannique jusqu'à cette *razzia*.

***

La presse de partout, annonce la visite, à Londres, d'ici quelques semaines, du *petit et gentil* roi de l'Espagne. On verra si les policiers anglais recommenceront les mêmes persécutions contre les camarades espagnols qui résident à Londres. En tout cas, les compagnons espagnols qui se trouvent à Londres, feront bien de se mettre en garde.

En vente à la librairie ROMAN, 59, rue de Fer, Namur (Belgique) :

Essai sur la question de la population.

Plus d'avortements ! — Moyens scientifiques, licites et pratiques de limiter la fécondité de la femme, par le docteur Knowlton. — Brochure poursuivie et acquittée par la Cour d'assises du Brabant. Prix : 0 .50. Par la poste : 0.70.

Socialisme et Malthusianisme (brochure de la Ligue Néo-Malthusienne), par X. Y. Z. Prix : 0.60. Par la poste : 0.70.

L'Immoralité du Mariage, par René Chaughi. Prix : 0.10. Par la poste : 0.15.

Toute demande non accompagnée du montant (en mandat-poste ou timbres-poste) sera considérée comme non-avenue.

COMMUNICATIONS

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le MARDI MATIN AU PLUS TARD.

L'Education libertaire du XIIIe arrt. — Samedi, 12 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, 215 boulevard de la Gare, fête familiale avec le concours des poètes chansonniers révolutionnaires, de l'Action Théâtrale et des camarades Henrius, Chambiet, Delsol, Mme Réval, le père la Purge, etc.

Conférence par le camarade Mignotte : Le suffrage universel et ses conséquences.

Entrée gratuite.

Cercle d'études sociales du XIIe. — Samedi, 12 décembre à 8 h. 1/2, salle Gambrinus, 209 rue de Charenton, Grande Conférence Publique Contradictoire. — La Reprise de l'Affaire Dreyfus — ce qu'elle a été — ce qu'elle devait être — Que ferons-nous ?

Entrée 0 f. 30 pour les frais.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Vu la situation critique, le groupe vient de prendre l'initiative de l'organisation d'une soirée familiale qui sera annoncée dans une communication ultérieure. Il compte que les camarades, en cette circonstance, viendront en grand nombre lui apporter leur appui pour cette soirée.

Bibliothèque communiste du 13e arrondissement. — La prochaine réunion, fixée au samedi 12 décembre, à neuf heures du soir, se tiendra au restaurant coopératif *la Famille nouvelle*, 84, rue de l'Aqueduc, près le boulevard de la Villette. — C'est à ce local que seront reçues les adhésions et que se tiendront les réunions ultérieures du groupe. Les camarades qui détiennent des volumes depuis plusieurs mois sont particulièrement invités à les rapporter et à acquitter leurs cotisations en retard.

Groupe abstentionniste du 5e, 76, rue Mouffetard. — Mardi, 15 décembre, à huit heures et demie, réunion des adhérents. Causerie par le camarade M. Franssen. Audition des candidats.

Les membres de la *Jeunesse Libertaire* et de la *Ligue Antimilitariste* sont spécialement invités ainsi que tous les militants abstentionnistes.

Coopérative Communiste. — Jeudi, 17 écembre à 9 heures du soir, rue François Miron, 68 (dans la cour à droite à l'entresol). Réunion des Coopérateurs. — Lecture des statuts. — Partie financière.

Métropolitain : Station St-Paul.

Les Causeries Populaires des Xe et XIe, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 12 décembre, à 8 h. ½, Causerie sociologique ; dimanche 13 décembre, visite au Musée de Saint-Germain sous la conduite du camarade Nergal. Rendez-vous à la gare Saint-Lazare, salle des Pas-Perdus, 1er étage. Départ du train : 9 h. ½ ; mercredi 16 décembre, 1re causerie sur l'Energie électrique, par J. Albert.

Les Iconoclastes de Montmartre, 18, rue Custine, 65, rue Clignancourt. — Lundi 14 décembre, à 8 h. ½, causerie sur l'Evolution familiale.

L'Action Théâtrale. — Groupe artistique de la Rive Gauche. — Répétitions tous les vendredis à 8 h. ½, rue Mouffetard, 76, salle de l'U. P. Le groupe met à la disposition des syndicats, coopératives, U. P., etc., pianiste et orchestre pour concert et bal.

Envoyer la correspondance au camarade Sandrin, 11, imp. Cœur-de-Vey, Paris (14e).

Le Contrat Social, 12, rue Herran, 12, rue de Longchamp, près du Lycée Janson. — Samedi, 12 décembre, soirée théâtrale : représentation de *L'Aiguilleur*, pièce de Romain Rolland, suivie d'une conférence. — Mardi, 15, L'Evolution pacifique, par M. Cafft. — Jeudi, 17, discussion sur le déterminisme.

Syndicat des locataires, 1 *bis*, boulevard Magenta. — La lutte contre les propriétaires étant de tous les instants, le Syndicat se fait un devoir de prévenir les intéressés qu'un membre de son conseil judiciaire se tient, tous les jours, en permanence au siège central, 1 bis, maison Craetter, de deux heures de l'après-midi à sept heures du soir, pour fournir tous renseignements nécessaires et transmettre les décisions prises par le conseil judiciaire.

Pour renseignements, adhésions, etc..., adresser les correspondances au citoyen Pennellier, secrétaire général du Syndicat des locataires, siège central, 1 bis, boulevard Magenta, Paris, Xe.

La Coopération des Idées, 157, faubourg Saint-Antoine. — Vendredi 11 décembre, Groupe d'Etudes : *Le Collectivisme* (suite). — Samedi 12 décembre, Paraf-Javal : L'organisation du bonheur; dimanche 13. Au Château, 4, route de l'Entraînement au bois de Boulogne, à deux heures : grande matinée artistique avec le concours de Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française. Le soir, au faubourg, soirée théâtrale organisée par Verney : *Faudrait s'entendre*, comédie en un acte de G. Nanteuil ; *Le Beau Léandre*, comédie en un acte, en vers de Th. de Banville. *Rival pour rire*, comédie en un acte de Grenet-Dancourt. Lundi 14, le docteur Maurice de Fleury : la préservation de l'enfance contre la tuberculose. Mardi 15, Paul Bureau : la crise morale des temps nouveaux. I. Les théories et les faits. Mercredi 16, Ch. Beauquier : la religion et l'église. Jeudi 17, E. de Solenières : Hommage à Berlioz (avec auditions). Vendredi 18, *Groupe d'études* : Les conflits du travail et leur solution, par Yves Guyot.

BOURG-LA-REINE. — *La Ruche*, samedi 12 décembre 1903, à 8 h. ½ très précises, salle Michel, Grande-Rue, 99 : « La Guerre », par E. Paillard : Lectures (poésies et prose), par Jules Dilly. Entrée gratuite.

TROYES. — Les camarades de Troyes sont priés de se réunir au café de la Tour-Eiffel, rue de Turenne, le dimanche 13 décembre à 4 heures après-midi. Urgence.

LENS. — Tous les libertaires de la région sont priés de venir à la réunion qui aura lieu le dimanche 13 décembre, chez Broutchoux, 55, rue Basse, à 2 heures précises. Organisation d'un congrès anarchiste.

LIMOGES. — Les camarades sont avisés que la réunion qui devait avoir lieu le 13 est reportée au dimanche 20 courant à 10 heures du matin, dans une annexe de la salle des Conférences, les locaux étant retenus par plusieurs sociétés. Il y aura recette pour le groupe et organisation d'une bibliothèque libertaire. Pour le groupe écrire à Péricaud, 6 rue Fourie.

LYON. — *Groupe Germinal.* — Les camarades du groupe et tous les militants lyonnais sont invités à apporter leurs journaux à la soirée familiale du dimanche 12 courant chez Bordat, 17 rue Paul Bert.

Causerie par un camarade sur le Coopératisme.

La brochure *Le vol de nos droits primitifs et Le communisme anarchiste* devant paraître sous peu, nous prions les camarades qui ont écrit de patienter encore quelques jours.

Prière aux camarades de se hâter pour l'envoi des adresses demandées.

Adresser la correspondance au Secrétaire, café de l'Isère, 26 rue Paul Bert.

MARSEILLE. *Le milieu libre de Provence.* — Dimanche, 13 décembre, à 6 heures du soir, réunion des adhérents. Bar Frédéric, 11 rue d'Aubagne. Questions urgentes.

Dimanche, 20 décembre, Grande salle de la Bourse du Travail, à 3 heures de l'après-midi, Conférence publique et contradictoire.

Sujet traité : le Communisme Expérimental. Orateurs inscrits : Rivelli, Berrier et Merle. Entrée gratuite.

ROUBAIX. — Les camarades du Palais du Travail ont édité et tiré à 10,000 exemplaires la brochure : Légitimation des actes de révolte de Georges Etiévant. Ils laissent cette brochure à 5 francs le cent, port en sus, aux syndicats et camarades qui en prendront plusieurs centaines. Pour les commandes, s'adresser au camarade Pierre Degrey, Palais du Travail, 8, rue du Pile, Roubaix.

SAINT-CLAUDE. — Tous les camarades ayant des communications pour le groupe libertaire de Saint-Claude sont priés de les adresser au camarade Bourgeois (Pierré), 5, Montée de la Glacière, Saint-Claude (Jura).

TOULOUSE. — Quelques camarades libertaires voudraient rentrer en connaissance avec les camarades du groupe des pêcheurs à la ligne.

Prière d'en donner connaissance au camarade Bernard, 4, rue Solférino.

PETITE CORRESPONDANCE

Equinet Emile demande des nouvelles des camarades Dhooghe et Liénard de Roubaix. Ecrire Equinet rue Foncet 1 à Nice (Alpes Maritimes)

L'Imprimeur-Gérant : Louis GRANDIDIER
15, rue d'Orsel, PARIS.